NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

91 Nº 8 1969

La vie religieuse au tournant

Thaddée MATURA (o.f.m.)

p. 834 - 848

https://www.nrt.be/it/articoli/la-vie-religieuse-au-tournant-1396

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La vie religieuse au tournant

RÉFLEXIONS SUR LES TRANSFORMATIONS ACTUELLES DE LA VIE RELIGIEUSE

Dire aujourd'hui que de vastes secteurs dans l'Eglise sont en crise est une affirmation banale, tant le fait saute aux yeux. Qu'il s'agisse des rapports entre l'Eglise et le monde (d'aucuns contestent jusqu'à la distinction entre ces deux termes), qu'il s'agisse de sa vie interne : foi en Dieu et en Jésus ressuscité, pratique de la prière liturgique, autorité doctrinale et disciplinaire, nécessité d'une communauté structurée, etc., cela fait aujourd'hui question, d'ailleurs pour le meilleur et pour le pire. Dans cette interrogation et cette recherche générales, certaines structures sont fortement ébranlées : que l'on pense à l'autorité telle qu'elle s'exerçait jusqu'ici et au ministère sacerdotal sous ses formes connues. S'il ne faut pas majorer artificiellement la crise de ce dernier, il est incontestable qu'il est, ces temps-ci, mis en question dans tous ses aspects : célibat, style de vie, engagements professionnels. Et la question fondamentale qui émerge derrière ces problèmes, en fait secondaires, est celle du sens du ministère et de ses rapports avec la communauté, elle-même, du reste, en recherche et en évolution. Le problème du ministère est ainsi posé clairement à la conscience de l'Eglise : il est, par là même, au premier plan de l'actualité, intéressant à peu près tous les hommes d'aujourd'hui.

Si ce secteur — et tant d'autres — connaît une crise, une mutation, avec tout ce que cela comporte de dynamisme créateur et de risques, comme aussi d'actualité — au sens même journalistique de ce mot —, il est un domaine qui paraît relativement calme : celui de la vie religieuse. Au regard de l'actualité — qu'elle soit théologique ou journalistique — tout semble y aller, sinon pour le meilleur, du moins normalement. Le monde extérieur à l'Eglise ne s'y intéresse pas particulièrement ; à l'intérieur, si l'on excepte tel conflit ou telle difficulté d'un groupe avec la Congrégation des Religieux, quelques rapports sur les chapitres généraux, ou exceptionnellement, une « contestation » entreprise par de jeunes religieux, la vie religieuse ne figure que rarement au premier plan de l'actualité. Cela vaut également pour la réflexion théologique ; mis à part quelque rare article renouvelant la question ou quelque position apparemment radicale, on croirait que, si le dernier mot sur la vie religieuse n'est pas encore tout à fait dit, on n'en est pas loin.

Tant mieux, serait-on tenté de dire, si tout se déroule dans le calme favorable au travail en profondeur ! Mais une question se pose : d'une part, ce silence — sinon ce manque d'intérêt — autour de la vie religieuse, est-ce un signe positif ou l'indice de son inactualité ? D'autre part, cette vie est-elle, effectivement, dans une situation de possession tranquille et d'évolution harmonieuse ? N'est-elle pas plutôt, comme toute réalité chrétienne aujourd'hui, mise en question, interpellée, appelée à se transformer et engagée, de ce fait, dans une profonde mutation ?

Les descriptions, les analyses et les réflexions qui suivent, cherchent à apporter quelques éléments de réponse à une telle question. Elles ne veulent pas être purement théoriques ; partant des faits, elles s'efforcent simplement de dégager quelques traits majeurs des expériences actuelles et d'indiquer les problèmes qui se posent.

I. — La situation de la vie religieuse d'aujourd'hui

Même si le chiffre exact des effectifs religieux dans l'Eglise Catholique n'est pas connu (on parle d'environ un million de religieuses et de quelque 300.000 religieux), il est certainement très élevé si on le compare au nombre de prêtres séculiers (qui serait aux environs de 300.000). Comment se situe cette multitude dans l'Eglise d'aujourd'hui, et quelle évolution peut-on déceler en son sein ?

Visages concrets de la vie religieuse.

Il sera pratique, et cela correspond du reste à la réalité, de diviser les religieux en trois groupes, numériquement sans doute fort inégaux, mais tout à fait distincts quant aux problèmes auxquels ils sont affrontés. Il y a d'abord les *instituts séculiers*. Quelle que soit l'opinion théologique que l'on tienne quant à leur spécificité (sont-ils des laïcs ou des religieux ?), il est incontestable que sociologiquement ils se rattachent plus à la condition du religieux qu'à celle du laïc. D'autant plus que, la question de la forme de l'engagement et celle de la vie communautaire mises à part, ils sont de plus en plus souvent rejoints par les nouvelles expériences de vie religieuse, qui, elles aussi, comme on le verra plus loin, s'engagent résolument dans la « sécularité ». Ayant fait remarquer que les instituts séculiers sont confrontés aujourd'hui précisément avec ce problème de la vie laïque — on leur dénie souvent ce caractère — ainsi qu'avec celui de la vie de communauté — ils s'y refusaient habituellement, mais la question se pose de nouveau — je n'en parlerai plus dans cet article. A mon avis l'apparition de ces instituts a été une étape importante dans la transformation de la vie religieuse ; elle lui a permis de se dégager

des structures artificielles de séparation d'avec le monde des hommes, ainsi que des structures strictement ecclésiastiques (service des « œuvres » de l'Eglise). Mais leur refus presque généralisé de la vie commune, s'il se comprend par rapport aux formes lourdes et artificielles que celle-ci revêtait, paraît devoir être réexaminé dans l'optique d'aujourd'hui.

Les nouvelles formes de vie religieuse constituent un deuxième groupe. Parmi les plus connues, mentionnons par exemple, du côté catholique, les Petits Frères et les Petites Sœurs de Jésus, et du côté protestant, la Communauté de Taizé. Chaque fois il s'agit de groupes relativement restreints, mais dont l'influence dans l'Eglise est sans commune mesure avec leur nombre. Ces formes nouvelles, apparues toutes deux après la guerre, ont joué un rôle prépondérant dans le renouveau général de la vie religieuse. Explicitement ou non, elles constituent presque toujours une référence, aussi bien dans la réflexion que dans les expériences entreprises par les groupes anciens. Dans les deux cas donnés en exemple on trouve d'ailleurs beaucoup de ressemblances : style de vie « laïque », présence gratuite au milieu des hommes, vie en petits groupes (même pour Taizé, lorsqu'il s'agit des petites implantations dans les villes), importance accordée à la prière, travail rétribué, souplesse et légèreté des structures. Le charisme des origines a servi, comme tant de fois dans l'histoire, au bien de tous les chrétiens, particulièrement des religieux des anciennes traditions.

Le groupe évidemment le plus nombreux, celui sur lequel se concentre cette réflexion, est celui des *ordres religieux anciens*. Nous entendons par là toutes les formes de vie religieuse d'avant la guerre de 1939. Au sein de ce vaste ensemble, on peut constater deux lignes de recherche et de transformation. La première cherche à renouveler et à adapter la vie religieuse à partir des cadres actuels et à l'intérieur d'eux, quitte à les aménager et à les transformer si besoin en est. Cette tendance est générale et elle se manifeste avec beaucoup de courage et de sagesse dans les travaux des chapitres généraux, qui se font partout à la suite du Concile.

La deuxième tendance, estimant qu'un certain nombre de cadres, sinon tous, sont totalement inadaptés, pense qu'il faut adopter résolument des formes nouvelles. Et comme la plupart des nouveaux textes législatifs laissent des portes ouvertes pour des expériences, celles-ci ont été entreprises un peu partout. Les faits sont trop récents pour qu'un relevé complet de ces expériences puisse être dressé : à ma connaissance, si elles sont particulièrement nombreuses chez les moines et chez les « mendiants », spécialement ceux de tradition franciscaine, elles sont tentées dans presque toutes les familles spirituelles.

Certains pays (p.ex. Pays-Bas, France, E.U., Canada) sont plus avancés que d'autres, mais les mêmes idées et les mêmes désirs cheminent partout.

C'est la situation des ordres anciens, leur renouveau et leurs recherches concrètes qui feront l'objet de nos analyses.

Entre le passé et l'avenir

Puisqu'il s'agit des Ordres et des instituts plus ou moins anciens, ils ont tous un passé. L'attitude vis-à-vis de ce passé est complexe. Sauf quelques tendances radicales — et elles existent —, on ne refuse pas de s'attacher à une figure et à une expérience historique, où l'on continue à voir l'origine et la justification du charisme et de l'appel actuels. Mais beaucoup, presque tous les jeunes, pensent que la plupart des structures actuelles qui viennent du passé ne sont qu'un poids mort, incapable d'exprimer la vie, la bloquant au contraire.

Aussi assistons-nous à ce qui ressemble à une *désintégration des structures anciennes* de la vie religieuse. Quelques exemples feront voir qu'il ne s'agit pas là d'un slogan facile, mais des faits.

Si jusqu'ici il semblait aller de soi que les religieux soient des êtres à part, différents des autres hommes par leur habitat (monastères ou couvents), leur vêtement, leur économie, le type et le lieu de leur présence, cela est aujourd'hui non seulement mis en question mais franchement contredit par les religieux eux-mêmes. Il en est de même pour l'organisation interne des communautés. Le groupe solennel, sacral, où régnaient des relations de soumission révérentielle à une autorité hors conteste et sans partage, n'est plus accepté. On ne tolère plus des prescriptions juridiques, abondantes et minutieuses, qui règlementaient, heure par heure, la vie quotidienne. Quant au type d'activité : ministère sacerdotal, travail intellectuel à l'intérieur, ou travail domestique, beaucoup se demandent s'il ne convient pas de l'abandonner pour exercer les professions et les métiers de tous les hommes.

Enfin, parallèlement à ces mises en question des cadres de la vie, il y a désaffection vis-à-vis de la mentalité et de la doctrine qui les inspiraient. Une certaine conception de l'ascèse pénitentielle, de la prière quantitative, de la vie commune comme exercice de pénitence, de l'obéissance embrassant chaque instant de la vie, ne trouve plus grand écho chez les religieux, quand elle ne provoque pas un refus. Les vérités qu'on tenait pour définitivement acquises : caractère privilégié de la vie religieuse comme moyen de perfection, justification biblique et traditionnelle des trois conseils propres aux religieux, sont, sinon battues en brèche, du moins sérieusement ébranlées par les études de théologie et d'histoire.

Ainsi, pour un nombre important de religieux, les structures habituelles de leur vie apparaissent menacées, contestées : même à ceux qui y tiennent encore, elles n'offent plus l'appui et la sécurité qu'ils seraient en droit d'en attendre.

Aussi, le courant général est-il tourné vers la *recherche des formes nouvelles*. Il n'y a aucun religieux qui, aujourd'hui, soit pour le maintien pur et simple du *statu quo*, tel qu'il était avant le concile. Que ce soit, ainsi qu'on l'a dit, à l'intérieur des structures actuelles ou en dehors d'elles, tout le monde regarde vers l'avenir et tente d'inventer un nouveau style de vie.

Pour qui pénètre dans une maison religieuse, quelle qu'elle soit, et en compare la vie à ce qu'elle était il y a dix et même cinq ans, les différences sautent aux yeux. A commencer par les détails vestimentaires (habit), jusqu'à l'étiquette de table, en passant par les prières communes et les rapports entre les supérieurs et les sujets (ces mots eux-mêmes n'ont pas bonne presse !), tout est en voie de changement et d'expérimentation. En beaucoup d'endroits on se rend compte que le cadre matériel (grands bâtiments, pièces de forme solennelle : réfectoires, salles de chapitre, cloîtres ou corridors) pose un problème à part : qu'il y a désaccord entre le style nouveau et le comportement qu'imposaient les pierres ! D'aucuns pensent même qu'il y a incompatibilité radicale entre les formes qui naissent et les lieux qui exprimaient un monde très différent, et qu'il faut pousser plus loin la recherche.

On voit alors surgir dans beaucoup de communautés des groupes restreints (entre 3 et 6 membres), s'implantant par leur habitat et leur travail dans les milieux les plus divers (urbains, ruraux) et cherchant à vivre une vie identique, en la plupart de ses aspects, à celle de tous les hommes. Certes, pour le moment, ces groupes sont minoritaires, et on ne peut pas prétendre que toute la vie religieuse s'engagera un jour dans cette voie. Mais le dynamisme créateur semble s'orienter dans cette direction, et si personne ne peut affirmer aujourd'hui que c'est là l'unique voie de l'avenir, le moins qu'on puisse dire, c'est que l'avenir est ouvert de ce côté.

C'est à partir surtout de ces expériences, des données nouvelles qu'elles introduisent, des difficultés et des risques qu'elles rencontrent, comme aussi des espoirs qu'elles soulèvent, que je vais tenter de dégager quelques traits caractéristiques des nouvelles formes de la vie religieuse.

II. — Les lignes de force des expériences nouvelles

Ces traits, je vais essayer de les relever d'une façon plutôt descriptive, quitte à y revenir dans la suite avec des questions critiques.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est la volonté de *s'identifier au milieu humain* où l'on vit. Ne plus se séparer des hommes par des distinctions considérées comme artificielles ; vêtement, logement, travail, etc., mais être au cœur des masses, en tout semblables à elles, sans aucun privilège ou mise à part sociale. Jusqu'ici, en effet, la vie religieuse constituait une sorte d'îlot à part, où presque tout marquait la distinction. Aujourd'hui, les frères et les sœurs veulent être dans le monde et partager en tout la condition ordinaire. Aussi plutôt que d'habiter des « monastères », ils logent en des pièces ou des maisons louées ; plutôt que de vivre du « ministère », ou d'avoir une économie autarcique, ils travaillent pour se procurer le nécessaire. Ce sera le travail, les métiers et les professions de tout homme : ouvrier, artisan, employé, enseignant, sociologue, technicien, etc.

Il est vrai que jusqu'ici, la plupart, surtout en France, se sont tournés vers le monde des pauvres et celui du travail ; plus récemment, d'autres orientations se sont fait jour. On pense de plus en plus fréquemment qu'il doit y avoir de la place dans la vie religieuse pour tous les hommes, quel que soit leur métier, comme l'écrivait déjà François d'Assise dans sa première Règle (Ch. 7, 6) « que chacun reste dans la profession et le métier où il était quand il a été appelé ». Cela entraîne évidemment l'identification avec le milieu social dans lequel on s'insère par le travail et par les autres aspects de la vie. On connaît bien les fraternités ouvrières ; il y a aussi des fraternités d'étudiants et d'autres formes qui se cherchent. Qu'une telle identification pose des problèmes complexes ne surprendra personne.

Il en résulte entre autres ce qu'on pourrait appeler, faute de mieux et quitte à nuancer, la *sécularisation* de la vie religieuse. Celle-ci n'apparaît plus, à part quelques aspects que nous aurons à examiner, comme une réalité différente dont la spécificité est immédiatement perceptible. Sans parler du travail, même le style de vie interne tend de plus en plus à ressembler à celui de toute famille. Les différences, il faut les chercher ! Jadis les religieux vivaient dans un monde particulier, étroitement lié aux structures et aux services spécifiquement ecclésiastiques ; la nouvelle tendance les voit avec les hommes et comme eux ; ils ne font rien de directement pastoral ou apostolique. Presque tout dans une telle vie est profane, non sacral, sécularisé, pour prendre le mot à la mode.

Il y a cependant un aspect qui marque toutes ces expériences et leur confère une originalité : la place centrale qu'elles accordent à *la fraternité*. Tous ces petits groupes veulent être des communautés de frères, où l'autorité est un service d'amour ; elles veulent partager à fond la vie matérielle et spirituelle, se prendre mutuellement en charge, créer un milieu affectif où chacun trouve sa place et, se sen-

tant accepté et compris, s'épanouisse en son être d'homme et de chrétien. Une telle fraternité, construite à cause et à partir de l'Evangile, se veut une réalisation du commandement d'amour, un signe de la venue du Royaume et de la présence du Christ. Image du monde à venir, mais, parce que située au plan d'abord humain, accessible d'emblée à tous, elle veut être ouverte et accueillante. C'est même cette ouverture et cet accueil qui paraissent être son témoignage et son apport spécifiques. Pour ces raisons, la fraternité occupe la primauté dans toutes les recherches et toutes les expériences ; elle semble être le critère auquel se réfère tout le reste, la raison d'être première, sinon unique, de la vie religieuse comme telle.

Ceci nous amène à parler d'un autre de ses traits : la *gratuité*. Interrogés sur ce qu'ils font, sur l'aspect apostolique de leur engagement, la plupart répondraient que leur vie comme telle leur paraît avoir une signification chrétienne et ecclésiale, sans qu'il soit, de soi, nécessaire d'y ajouter autre chose. Ils pensent que vivre ainsi en communauté chrétienne est une mission qui justifie leur existence. Jadis un tel raisonnement servait à justifier ce qu'on appelait la vie contemplative ; aujourd'hui il est étendu à toute vie religieuse qui ne veut être autre chose qu'elle-même. Mais de là vient aussi la difficulté de classer ces formes nouvelles dans les catégories pastorales de notre temps. Il ne s'agit pas, le plus souvent, de contemplatifs au sens habituel du mot ; par ailleurs, ils échappent à tout cadre de ministère clérical ou d'action chrétienne laïque tant soit peu organisée. Ainsi, l'existence même de ce type de vie religieuse gratuite, parce que de moins en moins liée aux fonctions et aux services connus et donc classés, oblige la communauté chrétienne tout entière, et surtout ses responsables, à revoir sa pastorale d'ensemble, pour faire place à ce qui naît et qui n'est, peut-être, qu'une découverte d'une tradition plus ancienne.

Et puisqu'il s'agit des formes, qui, par définition, prennent des distances par rapport à ce qui existait et cherchent à faire du neuf, nous sommes dans une période *d'invention et de créativité*. Le genre ancien est déconsidéré et abandonné ; tous ceux qui s'engagent dans les voies nouvelles veulent créer un autre type, plus authentique et plus simple. Cette création est œuvre surtout des religieux qui ont vécu dans les structures anciennes ; il est vrai qu'on y invite et engage aussi les frères nouveaux venus. Il y a de ce fait vis-à-vis du passé une attitude particulière : les « anciens », souvent en réaction contre lui, s'en détournent sans regret ; les jeunes, comme c'est normal, le connaissent peu ou l'ignorent. Aussi, quand il s'agit de créer, il n'est pas tellement question de s'inspirer d'une tradition que d'inventer d'une façon originale. D'autant plus qu'il ne s'agit pas de **passer d'une structure à une autre, mais d'entrer plutôt dans une**

période de création permanente, sans cesse à refaire. Cela exige de l'ouverture et la capacité de changer, d'aller de l'avant, sans trop de certitudes ni de programmes. Avant tout il faut de la sensibilité aux exigences aussi bien de l'Evangile que du monde, et de l'imagination pour y répondre.

Il est sûr, par ailleurs, que ces *formes* seront très *légères* et extrêmement *souples*. Si on s'est dégagé des structures du passé, c'est parce qu'elles semblaient être un poids qui écrasait et bloquait. Les quelques structures nouvelles seront peu nombreuses, en sorte qu'un vaste espace soit laissé à la liberté et à la responsabilité de chacun. Le minimum nécessaire sera, par ailleurs, très souple, afin que l'individu ne retombe pas sous une loi rigide. En somme, la vie religieuse, perdant son caractère d'institution pesante, est appelée à un dynamisme prophétique, fait de mobilité et mettant tout au service de l'évangile de la liberté et de l'événement.

Tels paraissent être les traits les plus marquants des nouvelles expériences. Je ne prétends pas avoir décrit tout ce qui se fait et se cherche actuellement ; il s'agissait d'analyser un courant qui semble le plus représentatif des démarches actuelles, celui qui draine l'engagement et le dynamisme des éléments les plus actifs.

III. — Des problèmes et des écueils possibles

Devant une telle évolution — qui dépasse, pour le moins, la lettre des textes conciliaires sur la vie religieuse — plusieurs, même parmi ceux qui s'engagent résolument dans les voies nouvelles, s'interrogent. Ne risque-t-on pas de se couper du passé et de rompre ainsi la continuité ; de dissoudre peu à peu dans un vague sécularisme la spécificité de la vie religieuse et de s'acheminer, en définitive, vers sa disparition ? A ces questions — et à d'autres — quelques réponses seront esquissées dans cette dernière partie.

Problèmes d'identification au monde

A comparer la vie religieuse du passé (et encore, en beaucoup de cas, du présent), dans ses formes les plus séparées, avec les expressions qu'elle prend aujourd'hui, on est évidemment frappé par la volonté manifestée de nos jours d'être comme les autres. On serait porté à réagir au nom de la tradition, pour réaffirmer la nécessité de la séparation, de la différence. Et pourtant, si on veut aller au fond des choses, cela n'est pas si simple. Si la vie religieuse est une expression *particulière* de la vie chrétienne, elle n'est pas en son fond autre chose que celle-ci. Or le chrétien, — comme le dit si bien, déjà au deuxième siècle, l'auteur anonyme de l'épître à Diognète — ne se

distingue par rien d'extérieur de tous les hommes. Tout ce qui est réalité familiale, sociale, économique, politique, lui est commun avec les autres. Si cela est devenu clair aujourd'hui pour les chrétiens, on ne voit pas pourquoi les religieux chercheraient à tout prix à se séparer et à marquer cette séparation par des signes extérieurs. C'est à partir de ce principe qu'il faut juger ce qui apparaît comme des séparations artificielles : le lieu d'habitation d'un style particulier, le vêtement distinctif, le travail, etc.

On peut penser que la vie religieuse gagnera à sortir des structures artificielles de séparation, à la suite du reste des instituts séculiers comme aussi des nouvelles communautés qui ont ouvert la voie (les Petits Frères, Taizé, etc.). Mais une question reste : jusqu'où peut-on aller, n'y a-t-il pas une limite à ne pas franchir, car au-delà il n'y aurait plus de signe ? Cette question, qui s'adresse d'abord à la vie chrétienne en général, vaut aussi pour la vie religieuse. Pour être un signe, constituer un appel, introduire quelque chose de neuf et d'original dans le monde, le chrétien ne peut pas être identique en tout à tous les hommes. Quelque chose en lui — sa foi exprimée visiblement par des symboles et par un type de vie — sera différent, autre. Le religieux aura à exprimer et cette spécificité chrétienne et, en plus, sa propre spécificité au sein de la vie chrétienne. Même en laissant ouverte la question du contenu de cette dernière spécificité, il n'en reste pas moins que sans elle il n'y aurait pas de vie religieuse. Il faut donc que l'effort d'invention porte également sur la façon de manifester, aujourd'hui, — à partir d'une démythisation nécessaire de la vie religieuse et des situations concrètes du monde — l'originalité propre de cette forme de vie. Dans la mesure même où *s'effacent les frontières artificielles, et que les différences deviennent* fluides, il s'impose plus que jamais de créer un style de vie qui exprime, aux yeux des hommes de ce temps, le signe que la vie religieuse veut être. Aussi perdu au cœur des masses qu'on le veuille, le religieux de l'avenir — individu et communauté — aura à veiller sur la qualité et le mordant du ferment qu'il veut y insérer.

Une autre question est celle de l'identification aux milieux concrets de la vie. Les religieux, cherchant à répondre à l'appel évangélique de pauvreté, veulent s'insérer dans les milieux des pauvres et des travailleurs. S'agissant du style de vie et de son niveau, cela ne devrait pas poser de problème. L'Eglise — et les religieux — sont accusés — pas toujours à tort — d'être avec les riches, d'avoir un style qui les lie aux classes privilégiées. Que des chrétiens veuillent échapper à ces compromissions pour vivre avec et comme des pauvres, est une exigence normale de l'évangile pris au sérieux. Mais lorsqu'il s'agit du travail, des engagements professionnels, de la présence dans **un milieu, faut-il se limiter au monde ouvrier, voire sous-prolétaire ?**

Un religieux qui serait professeur d'université, sociologue, ingénieur, voire médecin ou avocat, sans parler des divers emplois ou services, trahirait-il sa vocation ? En d'autres mots, la présence des religieux au monde doit-elle se limiter à une seule classe sociale, celle des pauvres ?

D'autre part, une fois admise une présence dans divers milieux sociaux, on voit les problèmes concrets que cela pose. Quel style de vie auront les fraternités, vivant, par exemple, en milieu universitaire, technique, celui des cadres ou des employés ? Le même que celui de ce milieu, ou toujours un style de pauvre ? Et comment faire, en ce cas, pour qu'à l'intérieur de la vie religieuse ne se reproduise la division en classe avec ses conflits ? pour que les frères ouvriers et les frères professeurs, par exemple, puissent vivre ensemble dans une même communauté et porter un témoignage commun ? L'alternative est-elle entre la vie limitée à une seule classe, celle des pauvres, et les fraternités identifiées à des milieux divers, mais séparées entre elles et, à la limite, opposées dans la lutte des classes ? Le projet de la vie religieuse n'est-il pas, au contraire, de créer une communauté nouvelle, où des classes sociales différentes, divisées sinon hostiles, apprennent à vivre ensemble, comme des frères, dans le respect de leur diversité ? Une telle vue est-elle utopie et fuite de l'engagement réel, ou bien une exigence de l'évangile ?

Cependant, la réponse qui pourrait être donnée aujourd'hui à cette question n'est-elle pas un peu faussée du fait que, par exemple, l'engagement dans le monde ouvrier est, pour une large part, le fait des « intellectuels », hommes formés comme tels et ayant vécu auparavant un autre type de vie ? Leur sensibilité ouvrière est celle d'un converti. La vraie réponse sera donnée le jour où tout homme, engagé dans le monde réel, trouvera sa place dans la vie religieuse, et pourra exercer sa profession ou son métier à partir de sa vocation nouvelle.

« Sécularisation » et problème de la prière

Une des expressions les plus caractéristiques, sinon l'expression par excellence de la spécificité de la vie chrétienne, est sa vie cultuelle, sa prière. On ne se trompe pas en y voyant, dans les discussions sur la sécularité et les remises en question d'aujourd'hui, une sorte de pierre de touche. Peut-on être chrétien, l'Eglise peut-elle exister sans les sacrements et la prière ? Question radicale certes, mais qui n'est pas purement théorique. Si elle se pose aussi dans la vie religieuse, c'est en tant que celle-ci est une vie chrétienne qui se veut fidèle à l'évangile. Comme toute vie chrétienne elle a à se référer constamment à la Parole de Dieu, à se laisser interroger par elle et à y répondre. Jusqu'ici, la prière communautaire et personnelle occupait une place

privilégiée dans toutes les formes de vie religieuses. Les formes nouvelles, sauf quelques cas exceptionnels, entendent y rester fidèles. Une telle fidélité ne va pas aujourd'hui de soi ; pour qu'elle puisse tenir, il faut une réflexion et un choix étayé sur des raisons solides, ainsi que l'unanimité de tous. De toute façon, il faut s'attendre à ce qu'une telle option ne s'impose pas d'emblée à tous comme une évidence.

La question de la nécessité de la prière et d'une certaine fréquence résolue, il reste encore bien des problèmes. Celui par exemple de son contenu : utilisation de l'Ancien Testament, des Psaumes, des Pères, des lectures d'origine plus récente, voire des actualités, sans oublier la possibilité d'improvisation des formules nouvelles. Ce sont là, bien sûr, des problèmes qui regardent toute la communauté chrétienne, mais les religieux ne sont-ils pas, en fait, les usagers les plus habituels des formules proposées, et donc les plus concernés par elles ? A part la question des formules et de leur structure, où d'ailleurs, à ce qu'il semble, une grande souplesse est prévue, il y a celle de la forme ou du rite. La liturgie de la prière a été conçue jadis pour un cadre, même matériel, et pour un certain type de communauté. On sait les difficultés et les avatars d'une telle liturgie à l'intérieur de ces cadres, mais enfin, elle exprimait un certain monde et s'y insérait.

Les religieux dont nous parlons n'habitent plus des monastères, ils n'ont pas habituellement des chapelles ni des oratoires. Faut-il souhaiter qu'ils se rendent pour la prière dans quelque église ou chapelle voisine ? Et s'ils prient chez eux, quel style la célébration eucharistique et la prière commune vont-elles revêtir dans une chambre ou une cuisine ? L'idée d'un lieu, d'un espace réservé, d'un vêtement de prière, est-elle le vestige d'une mentalité sacrale dépassée, ou une exigence permanente de toute prière célébrée à un registre de poésie et de jeu ? Si le rituel conçu pour d'autres cadres n'est plus de mise, est-ce à dire que la célébration domestique n'a aucune exigence interne, et doit se dérouler comme n'importe quel acte ? On peut d'ailleurs poser la question, quel est ce n'importe quel acte ? Ne s'agit-il pas, en fait, d'un acte qui est autre chose que n'importe quel autre type d'activité humaine, et qui exige, en conséquence, qu'on suive ses lois propres ? Ne risque-t-on pas autrement de dévaluer complètement la prière, d'en faire quelque chose de dégradé et, finalement, d'indigne et de risible ? Il y a là un problème très grave auquel les nouveaux groupes sont affrontés. Tenir à la prière, inventer un rythme suffisamment régulier, et un style qui soit simple, familial, mais qui exprime en même temps la vérité profonde de la prière comme culte et comme fête, voilà la tâche qui reste à faire.

Fraternité gratuite

La prière est une exigence de toute vie chrétienne, et, quelle que soit son importance dans la vie religieuse, elle n'en est pas la caractéristique propre. On sera plus près de la vérité en pensant que la vie en fraternité, rendue possible grâce au célibat volontaire et définitif, est la marque et la vocation essentielle de la vie religieuse. C'est là sans doute l'apport original de cette vie, la richesse qu'elle seule manifeste dans l'Eglise de cette façon. Aussi faut-il reconnaître la justesse fondamentale de l'affirmation selon laquelle la vie en fraternité constitue, à elle seule, la signification et la fécondité, pour l'Eglise, de la vie religieuse.

Encore faut-il bien s'entendre. Cela ne veut pas dire qu'il suffit que quelques hommes ou femmes vivent une vie chrétienne discrète et modeste, dans une bonne entente mutuelle, l'essentiel restant, de toute façon, l'engagement de chacun dans son travail et ses autres activités. Pour qu'une fraternité comme telle soit un signe aux yeux des croyants et des non-croyants, ne doit-elle pas manifester quelque chose de l'humanité nouvelle que l'évangile a inaugurée et qu'attend le monde entier ? Sa vie doit démontrer que la réconciliation, c'est-à-dire l'amour, l'égalité, la liberté, le partage, l'accueil, ne sont pas des mots vides, mais une possibilité qui se réalise. De la sorte la communauté révélera ce qu'il y a de plus central dans l'Eglise, à savoir sa vocation à l'amour. Aujourd'hui surtout, où l'on reproche à l'Eglise de s'alourdir d'appareils, de cadres, d'institutions, au point d'oublier ou du moins de voiler l'essentiel, une communauté qui se construit et qui entraîne les hommes dans son dynamisme créateur, est d'une nécessité primordiale. Sa simple existence est une annonce de la création nouvelle, annonce dont l'Eglise est chargée.

C'est seulement lorsque les fraternités s'engagent résolument dans cette voie, lorsque le signe de la communauté est vécu et contagieux parce que rendu visible, que l'on est en droit de réclamer la reconnaissance de la valeur apostolique et pastorale d'une telle vocation. La gratuité n'apparaîtra alors plus comme une sorte de dilettantisme ou une fuite des responsabilités, elle sera considérée comme une partie de la mission de l'Eglise et donc de sa pastorale, en même temps qu'elle constituera une raison de vivre pour la fraternité elle-même. Il va de soi que la création permanente d'une telle fraternité est d'ordre charismatique : elle est un don plus qu'une entreprise humaine.

Création et continuité

On a vu à quel point les expériences nouvelles étaient portées par un courant de renouveau et de créativité. Les structures anciennes paraissant inadéquates et dépassées, on s'en dégage, et cela non point

pour s'insérer en des structures nouvelles, mais pour vivre dans la simplicité et la liberté. Cela demande un effort d'imagination et d'invention ; la description de tout à l'heure a montré qu'il ne fait pas défaut.

Il est certain que le statisme des cadres du passé laissait peu de place au charisme qui devrait, pourtant, caractériser la vie religieuse. Le charisme, par définition, entre dans la catégorie de l'événement plus que dans celle de l'institution. C'est donc un signe positif que cette volonté de création permanente, de souplesse et de légèreté institutionnelles. Que la vie religieuse entre dans une sorte de « révolution permanente », il n'y a là rien qui surprenne, quand on voit en elle une contestation évangélique des pesanteurs de la vie chrétienne.

Cependant, la lucidité s'impose ici comme ailleurs. La vie religieuse est aussi une tradition, une expérience qui vient du passé. Nous n'avons pas à la créer « ex nihilo », surtout quand nous prétendons nous rattacher à une figure et une expérience historiques, comme c'est le cas pour la plupart des familles spirituelles. En même temps que le devoir de création, il y a celui de la continuité. Il y a un certain nombre d'intuitions et de valeurs que nous avons, certes, à réinventer, mais pour le faire, il faut interroger, en même temps que le monde d'aujourd'hui, la tradition du passé. Sans quoi, la création serait souvent une présomption, un vertige, ou une fuite en avant, qui mènerait on ne sait où.

Ainsi, au départ, un certain nombre de points paraissent devoir être résolus, pour que la recherche ne parte pas en l'air, mais s'appuie sur des données solides, fussent-elles très peu nombreuses. La nécessité du célibat comme signe propre de la vie religieuse n'est, pour le moment, contestée par personne. Le lien entre le célibat et la communauté semble aussi généralement admis, bien qu'ici une réflexion théologique et psychologique plus poussée soit nécessaire. Mais ici et là, on sent l'hésitation quant à la possibilité et à la valeur d'un engagement définitif et irrévocable. Distinguons le cas de ceux qui veulent s'intégrer dans la vie religieuse sans aucun engagement ou en prenant seulement un engagement temporaire. De tels cas ont existé, et rien n'empêche d'imaginer qu'ils puissent devenir plus fréquents à l'avenir, pour permettre à un plus grand nombre de faire un apprentissage de la vie fraternelle dans le célibat. Mais la question se pose de savoir si une communauté authentique est possible sans un engagement définitif de ses membres, engagement sur lequel, contrairement à la facilité actuelle, souvent scandaleuse, on ne revient pas.

Il faut aussi se demander, si le charisme de création est donné à tous ceux qui aujourd'hui cherchent des formes nouvelles. Je ne parle pas ici d'une recherche commune, appuyée aussi bien sur la connaissance du passé que sur la fidélité au présent, et à laquelle tout le

monde est convié. Je parle de ce geste créateur qui suscite quelque chose de neuf, clair, authentique, et qui s'impose. Dans les expériences actuelles, il n'y a pas seulement des tâtonnements, des échecs et des déchets ; plusieurs tournent et tourneront court, parce que ceux qui les avaient entreprises ont présumé de leurs forces et de leur grâce. La création n'est pas facile, elle demande des dons que tous n'ont pas reçus : imagination, audace, courage et — avant tout — écoute de ce que dit l'Esprit. Il est plus facile de trouver des hommes qui cherchent la sécurité — du reste un minimum de sécurité est nécessaire pour s'engager — que de trouver des créateurs authentiques qui ne savent pas d'avance où ils vont.

Enfin, il faut soulever encore un dernier problème, celui des jeunes qui s'initient à la vie religieuse. On connaît leurs critiques et leurs refus, la plupart du temps justifiés. Par ailleurs, le fait qu'ils demandent à être membres de tel ou tel groupe, montre que la vie dans ce groupe présente pour eux une certaine valeur. Souvent ces jeunes se trouvent devant une sorte de vide. Ils ne veulent pas des formes anciennes et il n'en est pas de nouvelles qui s'imposent. On leur dit que c'est à eux d'en créer. Il y a là, certes, une confiance dans les jeunes, que du reste ils méritent, mais n'y a-t-il pas aussi, de la part des frères déjà engagés, une démission, l'aveu de leur échec ? Agir ainsi, n'est-ce pas, d'une part, reconnaître qu'on n'a rien à dire, qu'on doute de représenter une continuité ; d'autre part, lancer les candidats dans une aventure risquée ? D'autant plus que ceux-ci ne viennent pas avec la prétention de frayer une voie nouvelle, mais avec la volonté d'en suivre une — même si c'est à leur façon — qui a déjà été tracée. C'est dire la responsabilité de ceux qui doivent transmettre une expérience et un dynamisme.

*
* *

L'avenir de la vie religieuse peut paraître sombre. Les abandons se multiplient : beaucoup quittent parce que les cadres anciens leur paraissent oppressifs et condamnés à disparaître. Il n'est pas sûr que les expérimentations que nous connaissons produisent un accroissement numérique, ni qu'elles raffermissent ceux qui chancellent. On peut penser que, pour beaucoup, les formes nouvelles constituent une transition vers la vie séculière et le mariage. Il est même possible qu'après des siècles pendant lesquels ils formaient dans l'Eglise un groupe très nombreux, les religieux ne seront plus que de rares groupuscules disséminés çà et là. Mais la question n'est pas là. Il ne s'agit pas d'être nombreux pour remplir des postes et des fonctions, **il s'agit de témoigner, par un certain type de vie, d'un aspect de**

l'existence chrétienne. Ce qui compte c'est la qualité et la lisibilité de ce témoignage.

S'il en est ainsi, la fermentation d'aujourd'hui apparaît riche d'avenir et de promesses. Elle est une sorte de creuset d'où émergera une vie religieuse qui s'imposera par sa vérité et son charisme. Elle sera sans doute bien différente de ce que nous avons connu depuis des siècles, mais pas moins authentique ni moins adaptée au temps et à ses besoins. A condition qu'elle s'appuie solidement sur « l'évangile éternel », qui est une force pour ceux qui croient.

71 - Taizé - Communauté
France

Thaddée MATURA
frère mineur